

Actualité ou « situation » éditoriale de Camus

Guy Basset

Monsieur le Président,
mes chères consœurs, mes chers confrères

Nous sommes donc aux lendemains du soixantième anniversaire de la disparition d'Albert Camus, mort le 4 janvier 1960 à Villeblevin, dans l'Yonne. Par-delà l'effervescence journalistique et au moment où de nouvelles publications commencent à paraître, je voudrais revenir sur certaines d'entre elles, qui sont intervenues récemment, notamment dans les années 2018-2019 et auxquelles il a pu m'arriver pour certaines de participer.

Comme, ou plus que tout grand auteur, Camus donne lieu chaque année à des colloques internationaux principalement universitaires se déroulant en France et à l'étranger et dont les actes paraissent dans un délai plus ou moins long. Ces colloques nous donnent des coupes – quasiment au sens géologique du terme – de l'œuvre de Camus nous permettant de la relire autrement. Remontant à 2018, c'est d'abord l'influence du théâtre du siècle d'or espagnol qui a donné lieu à étude¹. Puis ce fut, sans doute plus original « le sourire de Camus » qui fut envisagé : sourire né aussi des effets de langue, et plus spécialement de la référence à cette langue de l'Algérie le pataouète. J'ai ainsi pu redire combien Camus appréciait des œuvres comme *La Parodie du Cid* ou *Les Fables bônoises* de son ami Edmond Brua². Plus fondamental furent les actes du colloque d'Angers qui portait sur « Camus et les vertiges du sacré », thème il est

vrai central et récurrent, pour cet homme préoccupé du sacré en dehors de toute religion instituée, officielle et structurée³. Ma contribution, parmi la trentaine d'autres, a essayé de relever comment Camus parlait des lieux, des objets sacrés et d'un certain nombre de personnalités et s'il leur donnait une signification particulière autre qu'un décor, ou une tradition... Ce ne semble le cas, ni dans les exemples précis ni dans les hommes porte-paroles des religions. Le sacré se lit chez Camus dans le fait que, selon la formule de Pascal, « l'homme passe l'homme ». « Incontestablement les ramifications du sacré s'insinuent dans toute l'œuvre d'Albert Camus. Les contributions de ce volume examinent l'articulation des représentations positives et négatives du sacré et font ressortir avec acuité ses ambivalences » résument les deux éditrices du volume.

Deux autres colloques importants se sont déroulés dont les actes sont parus ou à paraître : à Louvain, c'est la manipulation qui était au centre des débats⁴ et à la Saline, avec la participation de notre confrère Charles-Henri Joubert, la poésie et la musique étaient au programme. Enfin, depuis plus de trente ans, se tiennent avec des thématiques différentes chaque année des journées Albert Camus à Lourmarin début octobre qui donnent lieu à des publications⁵. A l'automne 2019, ce sont les actes de l'année précédente, 2018, qui ont été distribuées : dans la leçon inaugurale, j'ai tenté

¹ *Revue d'histoire du théâtre*, n° 280, 4, 2018, compte rendu par Guy Basset, *Présence d'Albert Camus*, n° 11, 2019, p. 139-143.

² *Le sourire d'Albert Camus*, David Walker ed., CreateSpace Independent Publishing, 2018 (diffusion Amazon), p. 117-126 et p. 278-279.

³ *Camus et les vertiges du sacré*, Anne Prouteau et Carole Auroy eds, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019.

⁴ Les manipulations multiples chez Albert Camus, *Les lettres romanes*, n° 73 (1-2), 2019.

⁵ *De l'ombre vers le Soleil : Albert Camus face à la violence*, Éditions des Offray, 2019.

un tableau général des violences que Camus a combattues et de la tentation de la non-violence qu'il a pu avoir, étant par exemple à l'origine du statut d'objecteur de conscience en France. « La violence est à la fois inévitable et injustifiable. Je crois qu'il faut lui garder son caractère exceptionnel et la resserrer dans les limites qu'on peut », disait-il, immédiatement aux lendemains de la seconde guerre mondiale, lui l'orphelin d'un père tué dès le début du premier conflit. On le voit, contrairement à ce qu'on pourrait penser, on n'épuise pas la lecture de Camus et on ne s'épuise pas non plus à le suivre, et à le lire. C'est aussi cela l'actualité de Camus.

Depuis la nouvelle édition en quatre tomes des œuvres de Camus dans la collection de la Pléiade, parue entre 2006 et 2008, les découvertes de textes inédits ou cachés dans des revues souvent très difficiles à trouver sont à la fois monnaies courantes et peu fréquentes. *Le Figaro* en a très récemment publié un important (8 janvier 2020)⁶. Le principal de l'œuvre de Camus est désormais accessible, et c'est de la publication des correspondances que l'on peut attendre quelques nouveautés ou quelques confirmations des hésitations et des positions de l'écrivain.

Les correspondances amicales et littéraires avec Jean Grenier, René Char, Roger Martin du Gard, Francis Ponge, André Malraux, Louis Guilloux avaient ouvert le pas. Et courant 2017, la volumineuse correspondance avec Maria Casarès était entrée dans un domaine encore plus intime : par delà les répétitions ou le volume lui-même un peu trop épais, on aurait tellement aimé recevoir de telles lettres d'amour ou pouvoir en écrire de semblables... On ne peut donc que se réjouir que cette correspondance paraisse en collection de poche.

Trois nouvelles correspondances importantes et très différentes sont parues en 2019 :

* D'abord en traduction, et seulement en traduction, la correspondance avec Victoria Ocampo, cette grande amie argentine de la France, que Camus défendit, contribuant notamment à la faire libérer et qui fut pour lui un des points d'entrée dans le monde sud-américain, autre culture ibérique.

* Ensuite, chez Gallimard, ce fut la correspondance avec Nicola Chiaromonte⁷, avec qui il entretint des liens très forts d'amitié, y compris dans ses composantes matérielles et des connivences intellectuelles et politiques dans les combats contre les totalitarismes des pays de l'Est et dans la recherche de solutions. C'est Chiaromonte qui, par exemple, aux États Unis, fit découvrir à Camus Simone Weil dont Camus se fit l'éditeur.

* La troisième correspondance parue dans l'année et celle avec la famille Bénisti⁸, Louis, le peintre que Camus découvrit étudiant et Lucien, le pharmacien amateur des lettres, son frère. C'est un joli petit livre illustré paru aux éditions Bleu autour. Avec cette correspondance, nous faisons plus ample connaissance avec les amis algérois qui sont restés fidèles à Camus. J'ai attiré l'attention dans le volume sur deux points méconnus de la biographie de Camus. Camus en effet, donna des leçons de philosophie à Alger pendant ses études et ultérieurement des cours de philosophie dans une école d'enfants juifs chassés de l'enseignement en 1941-1942 à Oran. Une lettre « corrige » ainsi la dissertation sur Pascal, travail de Solange, future épouse du peintre, qui préparait le baccalauréat. Mais c'est aussi le rôle méconnu de Camus éditeur qui apparaît dans ces lettres, à travers les commentaires, des corrections qu'il fait du manuscrit du roman du frère Lucien Bénisti, et du projet de l'éditer chez Edmond Charlot, premier éditeur de Camus et galeriste, Le livre sera effectivement édité quelques années plus tard. Nous avons là un des tous premiers témoignages de la part que Camus a pris dans le monde de l'édition : n'oublions pas qu'à partir de

⁶ Voir Vincent Duclert, *Camus, des pays de liberté*, Paris, Stock, 2020, coll. « La pensée héroïque », p. 361-367.

⁷ Albert Camus – Nicola Chiaromonte, *Correspondance (1945-1959)*, Samantha Novello éd., Paris, Gallimard 2019, compte rendu par Guy Basset, *Présence d'Albert Camus*, n° 12 (à paraître en 2020)

⁸ Albert Camus, *Correspondance avec ses amis Bénisti, 1934-1958*, Martine Mathieu-Job et Jean-Pierre Bénisti eds, présentation par Virginie Lupo et Guy Basset, Saint-Pourçain sur Sioule, Bleu autour, 2019.

1943, Camus fera partie du célèbre comité de lecture de Gallimard et participa activement à la vie de la maison.

En liaison avec le peintre Louis Bénisti qui le connaissait et sans que j'ai des informations très précises si Camus connaissait le nom de Jacques Burel, sa peinture et l'avait rencontré – ce qui est malgré tout fortement plausible –, j'ai publié un important dossier sur ce peintre dans le dernier numéro de la revue *A/Littérature/Action*⁹. Originaire de Landivisiau comme Xavier Grall, il séjourna à Alger comme professeur de dessin au lycée de 1949 à 1961 et fit de nombreuses expositions dans les galeries d'Edmond Charlot. Grand Prix artistique de l'Algérie en 1958, arrêté dans sa classe lors du putsch d'Alger, il termina sa carrière au Lycée Turgot à Paris. Jacques Burel fit le passage du figuratif qui marque ses premières années tentant de sauver, de façon ethnographique, un monde notamment agricole en voie de disparition, réalisant de nombreux croquis de scènes ou de personnage comme à Ouessant, à l'abstraction plus ou moins inspirée

du réel. Il participa ainsi pendant près de 25 ans au Salon des Réalités Nouvelles, aux côtés des plus grands.

Dans la même revue, j'avais, l'année précédente, largement contribué à remettre en lumière un peintre lauréat de la villa Abd-el-Tif, Jean Gachet qui était le père de la regrettée Marie Maignaut qui travaillait à la Médiathèque d'Orléans et que certains d'entre vous ont pu connaître¹⁰.

Dans l'histoire de la peinture du XXème siècle, l'Alger des années 1950-1960 reste un pôle méconnu par la richesse des talents qui y sont nés ou y ont séjourné, facilitant aussi l'émergence d'une génération qui prendra son essor artistique après l'indépendance de l'Algérie. Camus y fut sensible ...

Guy Basset

Membre correspondant
de l'Académie d'Orléans

Communication brève du jeudi 9 janvier 2020

⁹ « Jacques Burel (1922-2000) », dossier coordonné par Guy Basset, *A/Littérature/Action*, éditions Marsa, n° 5, mai-septembre 2019, p. 137-180.

¹⁰ « Jean Gachet 1920-2003 », *A/Littérature/Action*, éditions Marsa, n° 1, avril 2018, p. 33-59.